

cahiers d'écolier remplis d'une écriture vive. Dans ce *Journal* il consignait choses vues et entendues qui étaient aiguës par une même scie : débrouiller les « tas d'histoire » et confessions inattendues qui affluaient vers lui, démêler le vrai du faux, percer les bobards afin de se forger un avis équilibré face aux événements qui agitaient une France successivement déboussolée par la « drôle de guerre », l'Occupation et la Libération. Il nous offre un tableau de l'état d'esprit des Français inédit. Comme son *Journal* n'était pas destiné à paraître, aucune page n'a été corrigée après coup. On découvre donc des notations à chaud, intactes. Les quelques écarts antisémites de Garçon sont ainsi restitués. Garçon se rattrapera, vite révolté par les mesures à l'encontre des juifs. C'est un journal à multiples facettes sur la vie quotidienne des Français, la vie littéraire et artistique, le tumulte politique. Garçon connaît le beau monde, il a ses entrées dans les ministères, à l'Académie française, dans les cabarets de Montmartre ou à l'Académie de l'humour. Éphémère défenseur du député communiste Gabriel Péri, « doux intellectuel » et martyr de la Résistance, il sauva la tête de Henri Girard, alias Georges Arnaud, l'auteur du *Saltaire de la peur* rendit visite à Georges Mandel au fort du Portalet « un cul de basse-fosse au bout du monde », dans le Béarn, tout en fréquentant des artistes comme Georges Braque ou Marie Laurencin, l'amie d'Apollinaire bien vieillie. Au fil de son *Journal*, Maurice Garçon mène une enquête redoutable sur la nature humaine. Complément indispensable de

cette découverte, au musée du Barreau de Paris (25, rue du Jour, Paris 1^{er}), l'exposition « Maurice Garçon : l'éloquence et la plume », présentée jusqu'au 31 juillet, lui rend hommage en montrant des carnets originaux du *Journal*, des aquarelles d'audiences, des correspondances et des photographies. > Olivier Cariguel

ROMAN

La Triomphante

Teresa Cremisi

Éditions des Équateurs | 205 p. | 17 €

La narratrice a un maître de vie : Stendhal, quand le comte Mosca dit au jeune Fabrice d'accepter les règles de la société comme celles du whist. Jouer, et ne pas trop compter sur les élans de sincérité et les démonstrations de brio intellectuel pour y réussir. On peut penser à voix haute quand on est devenu évêque. Avant, danger. Dès l'adolescence, elle apprend « l'acrobatie mimétique pour éviter d'être différente », avec une conscience plus aiguë que d'autres des règles du jeu. Jeune fille, elle a fui Alexandrie avec ses parents et doit s'intégrer dans la société milanaise. Les sœurs qui l'accueillent ont des élèves léchées, sont élégantes et intégrées depuis des siècles. Il va falloir s'en faire des amies. Cette sorte de plasticité et d'intelligence sociales ont leurs racines dans une éducation qui a négligé de lui enseigner le rôle d'une femme. Ni son père, un homme au sens inné du chic, ni sa mère ne lui ont spécifié son rôle futur. Elle l'inventera, avec cet avantage de n'avoir aucun préjugé sur la question.

JUILLET-AOÛT 2015 REVUE DES DEUX MONDES 195

Absence, aussi, de milieu, car à part être riche (puis ruinée), sa famille ne fait pas partie d'une classe particulière. Absence de lieu, car Alexandrie n'est pas l'origine et ne sera pas la fin. Absence de généalogie, de religion familiale : elle découvrira tardivement en faisant des recherches qu'elle est vaguement juive, alors qu'elle est baptisée. Ses parents sont agnostiques et son baptême correspond plus à un désir d'entrer dans une case qu'à un bouleversement spirituel. Et enfin absence de culture amoureuse : elle ne sait pas quoi faire de son amant transi quand il doit quitter Milan. Elle le laisse filer. Personne ne lui a dit que quand un garçon vous demande de le suivre, il est usuel de dire oui ou non.

Cette « apprenti gymnaste » fabrique sa propre culture et observe tout avec l'acuité des sans-lieux et un immense désir de noircir les pages blanches. On sent que les « mélancolies existentielles » attendent avec impatience l'événement qui les dissipera. Ce sera le travail : il intervient comme un miracle, une parousie intime. Journalisme, industrie, édition. La transformation de l'incompétence en compétence, le pouvoir, le travail bien fait : le bonheur. Avec l'expérience, elle développera un style *cash* mais pas *clash*, surplombant mais pas dominateur, habile mais pas tordu, le tout sur un fond paradoxal de relativisme ardent. Freud définit ainsi la santé mentale : pouvoir travailler et pouvoir aimer. Il faut lire ce beau récit comme un traité de santé mentale. > Marin de Viry

ESSAI

Réalisme et égalité. Une histoire sociale de l'art en République démocratique allemande (1949-1990)

Jérôme Bazin

Les Presses du Réel | 272 p. | 26 €

Le titre proposé par Jérôme Bazin annonce la volonté de mettre en évidence une tension, peut-être plusieurs. Entre les artistes professionnels et amateurs, entre les *intelligents* et les ouvriers, au sein même de la classe ouvrière, étudiés tour à tour, l'auteur redécouvre l'origine et les fondements de l'inégalité. « Parce que l'art reste le domaine de la distinction par excellence, de la différenciation, de l'affirmation de la supériorité sociale. » Certes, l'économie socialiste, en République démocratique d'Allemagne comme ailleurs, ambitionnait de réaliser l'égalité, mais elle admettait les échanges monétaires, tout en « rejoignant sans cesse la valeur de chaque objet », dans une certaine « opacité ». Le monde de l'art officiel traduisait ce projet par la suppression de la valeur économique des œuvres (et aussi celle des marchands d'art), supplantée par la valeur purement artistique. On remplaça également l'achat par la commande, qui donne lieu à des honoraires. À la différence des princes et évêques de naguère, les commanditaires socialistes étaient souvent dans une position sociale inférieure à celle des artistes. (À sa manière grossière et institutionnelle, le socialisme ne rétablissait-il pas la véritable hiérarchie qui place les princes de l'esprit au sommet ?)

196 REVUE DES DEUX MONDES JUILLET-AOÛT 2015